

LA BOUCLE EST BOUCLÉE

Il faut y aller, maintenant vient clore un cycle démarré en 2005 avec la parution de mon premier roman *Notre aimable clientèle*. Ce dernier évoque la souffrance au travail occasionnée par le placage sur un service public, en l'occurrence les Assédics, des méthodes de management du privé, à une époque où on en est aux prémices de cette idéalisation gestionnaire des ressources humaines. Dans les romans suivants, la même thématique du démantèlement du modèle social sera traitée, les textes s'attaquant aux autres piliers qui constituent ce modèle : après les services publics, ce sera la privatisation rampante de la Sécurité sociale avec *Il risque de pleuvoir* (2008) et les atteintes au code du travail et au dialogue social avec *Vacances d'été* (2011). Avec ces trois premières œuvres de fiction, il s'agit bien de décrire le démantèlement d'un monde qui valorisait l'État, les collectifs de travail comme les syndicats, l'emploi durable et un paritarisme vivant, tentant de réguler les affrontements patrons-salariés. En un mot, la montée dévastatrice de l'individualisme. Pour compléter ce tableau, vient ensuite un roman d'anticipation *A l'aide ou le rapport W* (2013) qui imagine dans un futur proche la pénalisation des actes gratuits (aides, dons, services rendus) car, désormais, tout doit être marchand. Un texte qui, par le biais de l'exagération, vise à donner une plus grande résonance à l'avènement de cette société matérialiste, sans boussole, celle de l'argent-roi. Enfin, mon cinquième roman *Trop beau* (2020) est une forme de cadeau-bonux, se posant deux questions : 1) maintenant que décrocher un emploi est devenu un parcours du combattant, ne sous-estime-t-on pas l'apparence physique des candidats, leur beauté, leur laideur ? N'est-ce pas là un non-dit ? 2) à force de s'intéresser aux discriminations, la gauche n'a-t-elle pas fait passer au second plan la lutte contre les inégalités sociales ? Une lutte pourtant essentielle pour revenir à une société plus humaine, moins fracturée et donc moins tentée par les extrêmes.

Au terme de ce tour qui nous parle d'un changement d'époque radical, le roman *Il faut y aller, maintenant* fait le constat que le démantèlement du modèle social est achevé, qu'il n'y a plus rien à sauver. Nous sommes définitivement entrés dans une nouvelle ère, consumériste à outrance, brutale à outrance. Un coup d'État militaire ayant eu lieu, le nouveau pouvoir, une dictature, impose le néolibéralisme et la privatisation de tout par la force et par les armes. Ici, ce sera le choix forcé de l'exil pour l'héroïne, Inès, qui est menacé d'arrestation pour avoir simplement fait du bénévolat dans des associations d'aide aux migrants et aux personnes démunies.

On peut dans ces six romans noter quelques correspondances

- Dictature. Dans *A l'aide ou le rapport W*, l'action se déroule en France, pays qui serait gouverné par un régime autoritaire, un régime traquant tout ce qui n'est pas lucratif ; avec *Il faut y aller, maintenant*, on est cette fois carrément dans une dictature militaire après un coup d'État, mais une dictature néolibérale où, là aussi, c'est le marché et le privé qui priment. La menace d'arrestation qui plane sur Inès dans *Il faut y aller, maintenant* fait écho au thème central d'*A l'aide ou le rapport W* : tout le monde dit à Inès qu'elle doit absolument quitter la France car elle figure sur les listes des opposants au régime ; or, son seul acte de résistance, est d'avoir fait du bénévolat dans des associations, ce qui est pénalisé dans *A l'aide ou le rapport W*.

- Maître et domestique. Ce couple maître-domestique est l'instrument romanesque utile pour renvoyer aux classes sociales qui perdurent, mine de rien. Il apparaît dans *Vacances d'été*. Le

maître, François, et le gardien, Pierre-Olivier, sont dans une maison en Provence et vont au fil des jours se trouver des affinités. Mais la demande d'augmentation de Pierre-Olivier fait basculer la belle harmonie en conflit social et remet chacun à sa place, rappelant la survivance des classes sociales, même si on a aujourd'hui tendance à les gommer. C'est une autre approche maître-domestique qui apparaît dans *Il faut y aller, maintenant*. L'héroïne Inès s'adresse à sa femme de ménage Aida avec un certain paternalisme bourgeois. Mais dans le chaos du coup d'État et le danger qui règne à Paris, Inès va être sauvée par Aida qui lui propose de l'accueillir chez elle à l'Île Maurice. Comme si, quand le monde chavire (coup d'État, dictature, guerre civile, guerre etc.) les rapports de classe pouvaient parfois s'effacer et laisser place à de la simple entraide et de la solidarité. En l'espèce, peut-être émerge même de l'affection.

Dans les deux livres, on peut noter que, contre toute attente, le plus fort dans la relation est le domestique, le maître se retrouvant dans un état de faiblesse qui le sidère lui-même.

- Souffrance au travail. C'est le thème central de *Notre aimable clientèle*. Ce sujet étant tellement obsédant pour moi qu'il est en toile de fond d'*Il risque de pleuvoir* et d'*A l'aide ou le rapport W*, comme thématique secondaire, comme s'il ne pouvait en être autrement. Des personnes travaillant ensemble vont forcément en arriver aux pires comportements dans un monde du travail où la concurrence et la compétition sont permanentes. Sans compter, la jouissance que prennent certains à écraser les autres. Le néolibéralisme comme révélateur de pulsions et de jouissance sous le signe de la cruauté.

- États d'âme des personnages face aux exigences du néolibéralisme. Dans tous les romans, les personnages ont des états d'âme face à un monde dans lequel ils sont insérés mais qui les oblige pour survivre d'aller contre leurs valeurs, leurs principes, leur humanité. Dans *Notre aimable clientèle*, Robert Leblanc n'accepte pas les nouvelles règles managériales des Assédics de Paris et se voit marginalisé. Dans *Il risque de pleuvoir*, Antoine Rougemont qui est cadre dirigeant dans une compagnie d'assurances privée ne veut pas faire partie de la meute des assureurs qui veulent s'emparer du marché de la Sécurité sociale à force de manœuvres et de lobbying. Le voilà également marginalisé. Dans *Vacances d'été*, François essaie de nouer une relation avec le gardien Pierre-Olivier, dans une forme de culpabilité de son rôle de maître de maison et en ressentant un grand mépris pour ses invités, ses pseudo-amis, qui se conduisent avec une arrogance de classe. Dans *A l'aide ou le rapport W*, le personnage B est très mal à l'aise face au rapport qu'il doit rédiger avec A, fixant des peines de prison et des amendes pour ceux qui se mettraient à rendre service gratuitement, à faire des cadeaux ou à donner des coups de main.

Les personnages circulent de roman en roman

Au fil du temps, **Robert Leblanc**, le héros de mon premier roman *Notre aimable clientèle* (2005), qui travaille comme « liquidateur » à l'Assédic de Paris et souffre de voir ce service public se prendre pour une entreprise du CAC 40, va apparaître dans un certain nombre de romans suivants. Il est présent dans *A l'aide ou le rapport W* dans lequel le personnage B accueille Robert Leblanc dans sa maison de campagne alors que ce dernier est dans une situation financière critique après avoir quitté son poste aux Assédics et être sorti de son séjour en HP. On le retrouve également dans *Il faut y aller, maintenant* où il est devenu passeur : il aide ceux qui veulent quitter le territoire pour échapper à une arrestation imminente, dans le cadre d'un pouvoir militaire fort et sanglant (un peu comme les passeurs de la ligne de démarcation pendant la seconde guerre mondiale). Entre temps, il est apparu dans une nouvelle publiée par le quotidien L'Humanité en juillet 2015 *Quoi de neuf, Robert ?*

où l'on apprend qu'il a été victime d'un infarctus chez B à la campagne et qu'en sortant de l'hôpital, rétabli, il a été victime d'un accident de car. C'est le moment où sont lancés les cars Macron. On ne saura donc qu'en lisant *Il faut y aller, maintenant* qu'il est sorti indemne de cet accident et qu'il s'est improvisé passeur, toujours enclin à aider son prochain, comme il le faisait autrefois en soutenant les chômeurs qu'il recevait aux Assédics avant que les nouvelles procédures n'empêchent toute empathie (minutage des entretiens, radiations encouragées etc.).

Dans *Il faut y aller, maintenant*, l'héroïne **Inès** n'est autre que la tante de **Marco**, le héros de *Trop beau* et la femme d'**Alexandre** présent dans *Il risque de pleuvoir*. C'est donc un personnage secondaire des textes antérieurs qui est soudain au premier plan et nous fait part, alors qu'elle va quitter la France pour toujours en raison de la situation politique, de ses pensées les plus intimes : ses regrets sur sa vie conjugale, ses doutes, sa culpabilité de goy face à la Shoah. Resurgissent donc dans *Il faut y aller, maintenant* ses deux maris présents dans *Il risque de pleuvoir* : Antoine Rougemont, son premier mari et héros d'*Il risque de pleuvoir* ; Alexandre Cadassus, son deuxième mari, grand patron du groupe leader des assurances en France. Dans *Il faut y aller, maintenant*, les noms de famille ne sont pas donnés, ce sont **Antoine** et Alexandre. Et Inès, se retournant sur sa vie, se demande si elle a bien fait de quitter Antoine pour Alexandre.

Le héros de *Trop beau*, Marco, neveu d'Inès, fait donc une brève apparition dans *Il faut y aller, maintenant*. De même la sœur d'Inès, **Marina**, que l'on enterre dans *Il risque de pleuvoir* (tout le roman se passe pendant ses obsèques à l'église Sainte Clotilde à Paris) est évoquée dans *Il faut y aller, maintenant*. A noter aussi que deux personnages secondaires **Henri Boissière** et son épouse **Aude**, un couple qui assiste aux obsèques de Marina dans *Il risque de pleuvoir*, apparaissent dans *Il faut y aller, maintenant*. Là, ce sont Henri B. et Aude et on apprend qu'ils ont divorcé et qu'Antoine a eu une aventure avec Aude devenue célibataire.

Dans *Vacances d'été*, le héros François évoque son copain **Pierre** « viré après vingt et un ans chez Rubasif ». Ce Pierre n'est autre que Pierre M., héros de la nouvelle *Plan social*, publiée dans mon recueil de nouvelles *Bonne année ! Manifeste pour un revenu d'existence* (1999).

Il faut y aller maintenant

Parmi les thèmes d'*Il faut y aller, maintenant*, j'ai voulu évoquer avec ce sixième roman le même sujet que celui de mon premier livre *Territoire interdit* (un recueil de nouvelles paru en 1995), soit la question de l'exil. D'une certaine façon, la boucle est bouclée. Dans *Il faut y aller, maintenant*, celle qui est contrainte de prendre le chemin de l'exil est une bourgeoise. Il s'agit là de montrer que tout le monde est concerné, de récuser ce terme de « migrants » qui renvoie à l'idée de personnes miséreuses. Tout le monde, suivant les circonstances politiques de son pays, peut un jour se retrouver contraint à partir dans l'urgence en laissant toute sa vie derrière soi (sa maison, ses biens, ses morts) et en sachant qu'il faudra vivre et mourir dans un univers totalement étranger. C'est une façon de proposer un changement de regard sur ceux qu'on appelle donc les migrants : le migrant, c'est moi. Afin d'envisager les déplacements humains avec bien davantage d'humanité. Avant le départ d'Inès, j'avais écrit dans *Territoire interdit* l'histoire vraie de Désiré Hubert K., un camerounais de 26 ans, chauffeur-mécanicien, qui n'ayant pas été déclaré par son employeur en France, s'était retrouvé sans-papiers, avait été arrêté, mis en prison et reconduit dans son pays. A l'époque, je m'étais battue pour que le livre utilise le terme de sans-papiers (encore peu usité) et non de clandestin, comme on appelait généralement les étrangers en situation irrégulière. Ceci afin de montrer qu'un simple

problème de papiers pouvait conduire à Fleury-Mérogis, ce qui paraît invraisemblable et scandaleux. Aujourd'hui, avec *Il faut y aller, maintenant*, c'est au tour de la bourgeoise Inès de bientôt se retrouver sans-papiers. Elle le sait et évoque sa demande d'asile une fois qu'elle sera arrivée à l'île Maurice. Une situation dans laquelle elle n'aurait jamais imaginé se retrouver. « Partout on se défendait contre l'étranger, partout on l'écartait. Toutes les humiliations qu'autrefois on n'avait inventées que pour les criminels on les infligeait maintenant à tous les voyageurs avant et pendant leur voyage. » Stefan Zweig, *Le Monde D'Hier, Souvenirs d'un européen*.